

Rudolf Bernet, *La vie du sujet. Recherches sur l'interprétation de Husserl dans la phénoménologie*, Paris, P.U.F. (coll. « Épiméthée »), 1994, 337 p.

J. Nicolas Kaufmann

Volume 24, Number 1, Spring 1997

Avez-vous lu Rawls ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/027433ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/027433ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kaufmann, J. N. (1997). Review of [Rudolf Bernet, *La vie du sujet. Recherches sur l'interprétation de Husserl dans la phénoménologie*, Paris, P.U.F. (coll. « Épiméthée »), 1994, 337 p.] *Philosophiques*, 24(1), 193–196.  
<https://doi.org/10.7202/027433ar>

Rudolf Bernet, *La vie du sujet. Recherches sur l'interprétation de Husserl dans la phénoménologie*, Paris, P.U.F. (coll. « Épiméthée »), 1994, 337 p.

Les textes réunis dans ce livre — en grande partie publiés antérieurement, soit dans des versions préliminaires, soit en version allemande — représentent un dialogue posthume entre Husserl et ses disciples ou critiques (principalement Heidegger, mais aussi Merleau-Ponty, Sartre, Cassirer, Henry, Derrida). L'objectif que poursuit l'A. est de répliquer, à partir des ressources que recèle la phénoménologie et qui fournissent en quelque sorte le point de vue de l'arbitre, aux interrogations et critiques adressées à la dernière version de la philosophie de la conscience et du sujet égologique. Elles sont regroupées autour des problématiques suivantes : intentionnalité et intersubjectivité (section I), perception (section II), temporalité, historicité et langage (section III).

Le texte d'introduction porte sur l'idée de la réduction phénoménologique et les divergences entre Husserl et Heidegger sur ce que la réduction devrait faire apparaître, notamment quant à la double vie du sujet en tant que conscience constituante du monde des phénomènes et spectateur impartial de cette œuvre de constitution. Il fournit un des fils conducteurs qui permettent de relier les différents essais. L'A. montre de façon très convaincante comment la réduction est à l'œuvre dans *Sein und Zeit* et en quoi elle ne diffère pas vraiment de la présentation husserlienne, dans la mesure où il s'agit de faire apparaître l'être de cette conscience constituante et l'être du monde constitué. Par contre, les

deux protagonistes auraient une idée très différente de l'*apparaitre* de cet être qui, pour Husserl, est toujours *apparition pour* une conscience intentionnelle, position que Heidegger tiendrait pour indéfendable. R. Bernet donne partiellement raison à Heidegger : le *Dasein* ne se laisse pas étaler tout entier devant un spectateur impartial.

L'A. poursuit et approfondit le même type d'interrogation, toujours avec une grande perspicacité, dans l'essai sur « Intentionnalité et transcendance (Husserl et Heidegger) » (p. 39-65). Il y retrace les vestiges de la théorie husserlienne de l'intentionnalité — le second fil conducteur du livre — dans « la discussion la plus approfondie et la plus longue que Heidegger ait jamais consacrée à Husserl » (p. 40), à savoir dans les *Marburger Vorlesungen* de 1925 où Heidegger présente sa déduction des présupposés ontologiques de la conception husserlienne de l'intentionnalité des *Logische Untersuchungen* et *Ideen I*. Il s'agit d'une interrogation en règle de la mise en scène par Heidegger d'une prétendue continuité entre lui et Husserl au sujet de la compréhension de l'intentionnalité, du sujet, de la vérité et du temps. En ce qui concerne le premier concept, l'enjeu principal était de mettre en évidence les divergences profondes qui apparaissent quand Heidegger entreprend d'élargir l'intentionnalité des phénomènes cognitifs (actes mentaux) au comportement (*Verhalten*) tout court et quand il expose son interprétation ontologique de l'investigation phénoménologique à partir de l'apparaître (ou l'être-visé intentionnel), des différentes sortes d'étants quant à leur modes d'être. Cette interprétation concerne le statut ontologique de l'être de la conscience, entité *sui generis* qui ne se confond ni avec la vie psychique empirique ni avec une chose dans le monde. Mais comme le remarque l'A., « ce qui est en jeu dans la discussion heideggerienne des *Idées I* de Husserl, c'est qu'une idée préconçue du sujet empêche une investigation phénoménologique de l'être du rapport intentionnel d'une part et de l'être du sujet intentionnel ou de ce que Husserl appelle la "conscience" intentionnelle d'autre part » (p. 53). Cependant, R. Bernet concède que ces divergences devraient encore être jaugées à la lumière d'une série de textes décisifs de Husserl au delà des *Logische Untersuchungen* et *Ideen I*.

La question des divergences entre Husserl et Heidegger concernant la compréhension du temps est traitée dans l'essai « Origine du temps et temps originaire (Husserl et Heidegger) » (p. 189-215) de la troisième section où l'A. présente avec beaucoup d'ingéniosité un débat posthume, une confrontation serrée qui n'a jamais vraiment eu lieu entre les protagonistes. En demandant à Heidegger comment il pouvait soutenir dans ses cours de Marbourg (de 1925 à 1928) que les *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* ne lui avaient rien appris et qu'il n'y avait rien à en tirer pour une compréhension ontologique du temps, et en se demandant s'il était vrai que le disciple de Husserl, de fait, n'en avait rien retenu, l'A. montre que Heidegger aurait tout simplement escamoté les analyses approfondies de Husserl au sujet de la conscience absolue du temps et de la double intentionnalité (*Querintentionalität* et *Längsintentionalität*) et que « ce qui est ainsi est aussi ce en quoi Husserl est le plus proche de Heidegger » (p. 201). Bien que rien ne permette d'établir que Heidegger avait bien lu le texte des *Leçons* avant que Husserl le lui confiât pour publication en 1926, date à laquelle *Sein und Zeit* était déjà sous presse, il avait pourtant la possibilité matérielle de le faire depuis 1917 (comme le pense R. Bernet), puisque à ce moment E. Stein lui remettait le texte en question. L'A. entreprend donc de démentir le propos de Heidegger en établissant sur la seule base textuelle les ressemblances pertinentes et « analogies profondes entre l'analyse du temps chez Husserl et chez Heidegger » (p. 190) et ce, à partir du

terrain d'entente concernant les questions de l'origine du temps et de l'absence temporelle au sein même du champ de *présence* (*Präsenzfeld*) dont Husserl a particulièrement approfondi la *réention*, la *re-mémoration*, la *reproduction* et la *présentification* (*Vergegenwärtigung*). Dans l'essai « La présence du passé (Husserl) » (p. 215-243), l'A. poursuit son travail par un examen plus serré encore de la position de Heidegger et désavoue ce que le disciple dit identifier chez Husserl comme relevant des positions classiques en la matière : privilège accordé à la présence centrée dans la ponctualité du présent, privilège de l'approche perceptive et accentuation de l'analogie entre temps et espace au sens où le dernier serait ce *dans* quoi les événements se situent les uns par rapport aux autres. Tout en circonscrivant ce terrain d'entente qui devrait rapprocher Husserl et Heidegger, l'A. n'oublie pas de signaler les divergences importantes qui les séparent, notamment en ce qui concerne l'historicité et le temps du monde (« temps objectif » pour Husserl) lequel, pour Heidegger, n'est pas dérivé d'une temporalité de la conscience.

D'autres essais touchant les problématiques de la réduction et de l'intentionnalité portent sur des concepts tout aussi fondamentaux, comme celui du monde, ou plus exactement la multiplicité des mondes (*Lebenswelt*, *Heimwelt*, *Umwelt*, *Allwelt*...), concept que la phénoménologie aurait avantage à clarifier. L'essai « Le monde (Husserl) » (p. 93-119) fournit les premiers jalons en examinant la portée de la réduction pour les différents concepts de « monde ». Le concept technique le plus controversé et le plus discuté dans le courant phénoménologique est sans doute celui de « noème ». La controverse n'oppose pas seulement ceux qui récussent ce concept (Adorno, Sartre, Tugendhat) à ceux qui s'en réclament, mais divise également les derniers qui n'arrivent pas à s'entendre sur l'interprétation correcte de ce concept. L'A. examine, dans « Le concept de noème (Husserl) » (p. 65-93), la controverse qui a opposé Gurwitsch à Føllesdal, Sokolowski à Føllesdal et Mohanty et, plus récemment, Sokolowski à Smith et McIntyre au sujet de l'identité du noème et de sa dépendance par rapport à la conscience. Répondant aux questions qui font l'enjeu de la controverse, à savoir a) si le sens noématique est un intermédiaire dans la relation entre concept et objet, b) si le sens noématique est un pur produit de la réflexion phénoménologique ou un contenu de conscience implicitement donné à la réflexion et c) si la distinction entre sens noématique et objet phénoménologiquement réduit est superflue, l'A. se donne le rôle d'arbitre pour ce qu'il considère être l'interprétation correcte des textes husserliens, puis établit avec autorité, à la lumière des textes non consultés par les protagonistes (*Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906-1907, Husserliana XXIV* ; *Vorlesungen über Bedeutungslehre. Sommersemester 1908, Husserliana XXVI*) et des manuscrits du *Nachlass*, une distinction entre trois concepts de « noème » assimilés dans *Ideen I* (§ 87-§ 100 auxquels on se réfère habituellement) : 1) le noème en tant que corrélat ou apparence noématique partielle, 2) le noème en tant que « signification » idéalement identique et 3) le noème comme objet unitaire constitué. Il montre avec toute la clarté souhaitable en quoi consistent ces distinctions et comment elles dépendent de façon cruciale des deux contextes qui ont permis à Husserl d'introduire le concept en question, i.e. du contexte d'une théorie phénoménologique de la connaissance (*Leçons de 1906-1907, Hua. XXIV*, pour la distinction entre 1 et 3) et du contexte d'une théorie phénoménologique de la signification (*Leçons de 1908, Hua. XXVI*).

Les essais de la seconde section sont entièrement consacrés à la problématique de la perception : l'interprétation herméneutique de la phénoménologie husserlienne de la perception (une discussion entre Husserl, Cassirer et

Heidegger) et le dialogue avec Merleau-Ponty au sujet de la perception et de la subjectivité corporelle. Mais la contribution la plus significative se trouve dans l'essai consacré à « Finitude et téléologie de la perception (Husserl) » (p. 121-139) dont l'objectif était d'interroger les motifs téléologiques. L'A. y propose de montrer que la fonction téléologique tient au perspectivisme et à la finitude de toute perception. Il illustre le rôle d'un idéal de connaissance — au sens kantien d'idée directrice qui correspondrait à un principe dynamique — par l'orientation déjà donnée à l'activité perceptive constitutive d'un sens qui répond pour Husserl, ultimement, à la norme d'une responsabilité finale (*Letztverantwortung*).

Dans d'autres essais, plus marginaux, l'A. tente de nouer un dialogue entre Husserl et Proust au sujet du souvenir et du temps perdu, puis entre Husserl et Derrida à propos de la phénoménologie du signe. C'est dans la conclusion que l'A. offre, comme une mise en forme rétrospective, une autre pièce maîtresse de son livre en revenant sur la doctrine de l'intentionnalité telle que Husserl l'avait élaborée dans la période charnière de 1900 à 1913, période où il abandonna la tentative d'une « phénoménologie sans Ego ». D'une part, il s'agissait d'examiner de près la genèse du subjectivisme égologique (notamment dans le texte de 1910-1911, « Problèmes fondamentaux de la phénoménologie ») pour dégager les motifs philosophiques qui nécessitent le recours à un « Je pur » dans le contexte de l'analyse des actes de présentification (re-souvenir, imagination et « *Einführung* »), lesquels marquent un dédoublement du sujet de l'expérience. L'enquête portait, d'autre part, sur la genèse de l'objectivisme dans l'analyse de l'intentionnalité des sentiments (et la critique qu'en fait M. Henry). Il fallait montrer comment Husserl dépassa par la suite ces positions pour faire place à une « intentionnalité sans objet » à l'œuvre, entre autres, dans les rapports impressionnels (conscience kinesthésique) du sujet à lui-même, et pour envisager la possibilité d'une constitution passive des champs sensoriels, sans pouvoir corroborer, cependant, l'hypothèse d'une « intentionnalité sans sujet ». Le sujet de l'auto-manifestation impressionnelle ne peut jamais se manifester comme « Je pur » (vérité que Hume avait déjà dû reconnaître), mais comme Je divisé par une double intentionnalité qui anime la vie du sujet.

Le livre de R. Bernet s'attaque à des problématiques fondamentales de la phénoménologie qui continuent de faire l'objet de critiques multiples. Retournant aux sources et à la genèse de la pensée de Husserl, et armé de connaissances approfondies aussi bien des textes husserliens que des arguments des critiques, l'A. peut se permettre d'arbitrer les controverses en articulant les options que Husserl avait déjà envisagées pour les trancher à la lumière de motifs philosophiques décisifs, ou pour laisser la question ouverte là où les successeurs opteront bien souvent sans apporter d'arguments, ou encore pour fermer des options en invoquant des raisons que les critiques ignorent et qu'il faudra leur rappeler. Rédigé dans un langage technique mais toujours sobre et suivant une argumentation limpide, ce livre devrait intéresser non seulement les spécialistes en phénoménologie, mais tous ceux qui voudront s'initier aux débats contemporains.

J. Nicolas Kaufmann

Département de philosophie  
Université du Québec à Trois-Rivières